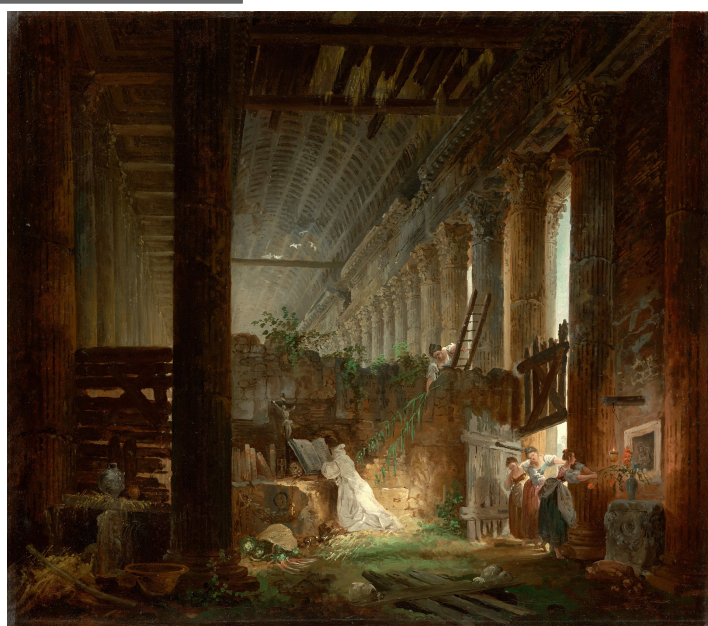


L'imaginaire collectif autour des friches

Deux perceptions antagonistes : entre mystification et tabou

Ces espaces abandonnés que sont les friches sont autant mystérieux que fascinants. Porteuses d'une marque paysagère très forte, les friches entrent en rupture avec le paysage urbain environnant, injectant dans la ville en vie et en mouvement quelque chose de statique, d'immobile et de vide. Elles deviennent alors un **lieu de refuge pour de multiples marginalités** : la biodiversité urbanophobe et l'humanité évincée des centralités ou des espaces plus valorisés. Les friches représentent une opportunité de développement d'activités voire de modes de vie alternatifs, et participent à leur manière à faire la ville, mais autrement. Une mystification des friches s'opère alors, dressant une fascination pour leur esthétique très particulière.

Aujourd'hui, les espaces abandonnés sont très souvent esthétisés, notamment les vestiges de l'ère industrielle, dont on aime les briques rouges, les cheminées et les volumes, et dont on admire la végétation invasive. Les friches, particulièrement industrielles, viennent à constituer un genre photographique à part entière. C'est par la pratique de l'urbex¹ (« *urban exploration* »), à la croisée du sport extrême, de l'exploration et de la photographie que l'on retrouve majoritairement cette fascination pour les friches ainsi que cette esthétisation. L'urbex comme pratique a sans doute toujours existé mais prend son nom dans les années 90², et met en scène ces lieux abandonnés. Mémoire cristallisée d'un monde passé, l'intérêt pour ces lieux manifeste une certaine nostalgie et alimente un imaginaire collectif fort et idéalisé.



Un ermite priant dans les ruines d'un temple romain, 1750's,
Hubert Robert

Une telle fascination pour les friches est toutefois loin d'être strictement contemporaine. Les ruines sont au cœur de l'esthétique romantique du XIXe siècle, dans la peinture comme dans la photographie³. Ainsi, l'urbex, ou le « *ruin porn* »⁴ (représentation photographique de la ruine) se saisissent de ces idéalizations romantiques projetant sur les espaces abandonnés une réponse à l'éternelle décadence fantasmée par les contemporains, une décadence morale, esthétique et économique de la civilisation présente.

1 BARBA Dorothee, France Culture (19 mars 2018), *Visite de lieux abandonnés : le phénomène "urbex"* <https://www.franceinter.fr/emissions/capture-d-ecrans/capture-d-ecrans-19-mars-2018>

2 Souterrain-Lyon *Qu'est-ce que l'exploration urbaine ou l'urbex ? Définition et Présentation*

3 SILLY Michaël, 2017, *Quels points communs entre les friches d'aujourd'hui et les ruines du romantisme ?*

4 PROST Violette, 2014, *Ruin porn : mémoire de fin d'études*

Les friches incarnent alors une défiance face à l'accélération et à l'économie, elles permettent de renouer avec le mythe, tout comme le romantisme le voulait, en réaction à la rationalité des Lumières. Cette fascination pour les friches exprime alors clairement un refus de la ville contemporaine telle qu'elle se donne à voir et à vivre. Elles sont une page blanche comme lieu de projection de fantasmes, de désirs, de possibles et de potentiels.

Cependant, les friches peuvent aussi être vues d'une manière toute autre, et même fondamentalement opposée. Leur marginalité (paysagère, d'usage ...) est parfois synonyme de nuisance(s). On parle en effet pour les friches de « fonciers dégradés », et, même si elles peuvent représenter des opportunités sociales ou écologiques sans pareil, elles ne sont pas toujours saisies ni présentées comme telles.

En effet, leur marginalité, supposant un entretien moindre voire nul, peut nuire à l'usage quotidien de la ville, telle qu'il est encadré par des normes sociales et surtout hygiéniques. Des espèces nuisibles (rats, serpents, cafards ...) deviennent alors absolument néfastes pour les riverains.

Cette représentation de la friche relève de son état d'abandon, d'arrêt, de délabrement. Un tel état est tout à fait enclin à provoquer chez beaucoup une représentation des friches qui devient alors négative : la friche comme lieu sale, comme lieu de squat (animal, végétal, ou social), la friche comme lieu néfaste à la vie paisible. C'est l'indépendance de la nature et de ceux que nous appellerons 'marginiaux' qui gêne, qui dérange.

Face à la fascination se dresse donc la peur⁵ de la friche, une répulsion anticipant les possibles nuisances (sonores, olfactives, visuelles, de voisinage ...). Des tensions naissent de ces lieux, qui font office de frontière entre deux représentations et deux mondes.

La friche est un sujet tabou : les propriétaires des lieux et les élus n'aiment souvent pas ce mot, voire ne l'emploient pas, certifiant que le terrain n'est ni abandonné, ni endommagé, ni squatté ... La notion même de friche est pour beaucoup inconcevable, ou du moins inavouable ...

Les friches donnent lieu à des représentations et à des idéaux, mais sont également et surtout très clivantes : entre fascination pour la spontanéité et la peur de celle-ci, les friches se dressent comme le symbole de l'évolution constante, elles sont des lieux apportant paradoxalement réponses et problèmes.

⁵ IDELON Arnaud, 2018, *Ce que les friches urbaines disent de nous*